

POLOGNE: L'ÉGLISE DES « TRADIS »

A Cracovie, le pape François est la vedette des Journées mondiales de la jeunesse. L'occasion de mesurer le fossé entre le Vatican, à l'écoute de la société, et un clergé polonais plus inflexible que jamais.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL MARC EPSTEIN,
AVEC ANNA HUSARSKA

De manière très curieuse, certains textes de l'Église polonaise font songer à Sigmund Freud, le père de la psychanalyse. Le 8 juin dernier, par exemple, la conférence épiscopale annonce la tenue des Journées mondiales de la jeunesse (JMJ), à Cracovie et dans la région ; entre 700 000 et 3 millions de participants sont attendus, du 26 au 31 juillet, pour cet immense « Woodstock catholique », festif et coloré, en présence du pape François. Problème : si les auteurs du texte font bien mention à trois reprises du nom de Jean-Paul II, le pape polonais qui régna sur l'Église catholique entre 1978 et 2005, le nom de François, en revanche, n'apparaît nulle part. Certains mauvais esprits y voient un exemple de lapsus freudien, ou d'acte manqué – un signe révélant un désir inconscient, en termes psychana-

lytiques. Dans ce pays où 95 % de la population se déclare catholique, une partie importante du clergé n'apprécie guère ce pape jésuite, venu du Nouveau Monde, qui bouscule les traditions et séduit les jeunes comme les médias. A quelques jours du lancement des JMJ, son portrait restait introuvable dans les rues de Cracovie, où le visage souriant de Jean-Paul II est omniprésent.

« Nombre d'évêques polonais ont une trouille bleue de François, résume un chercheur membre d'une université catholique. Eux sont traditionalistes. Ils restent attachés à tout ce qui a longtemps fondé le pouvoir de l'Église : la richesse matérielle, l'influence politique, le rôle du prêtre comme berger et non comme serviteur. A leurs yeux, l'Église catholique est entre les mains d'un gauchiste ►►



Le visage souriant de Jean Paul II s'affiche partout dans les rues polonaises, à la différence de celui du pape François, introuvable...



REUTERS



En Pologne, la proximité entre l'Eglise et l'Etat s'inscrit dans une tradition millénaire (ici, une entrevue entre le pape François et le président Duda).

POOL/E. FERRARI/AF

► un peu fou. François entend composer avec la société. Il revendique la tolérance et l'empathie envers les minorités. Il prétend faire de l'Eglise une institution pauvre et pastorale. Vu depuis la Pologne, un pays bousculé par la chute du régime communiste et par des mutations économiques et sociales rapides, François incarne le monde contemporain, dans tout ce qui déplaît le plus aux conservateurs. »

Réputé modéré, l'évêque de Cracovie, monseigneur Grzegorz Rys, tente de calmer le jeu : « La plupart des critiques du pape François n'ont jamais lu ses écrits. Ils s'en remettent aux sites Internet extrémistes, qui décrivent son encyclique consacrée à la biodiversité, *Laudato si'*, comme "antipolonaise" au motif que le texte recommande le recours aux énergies renouvelables pour mettre fin à l'exploitation très polluante du charbon, qui reste dominant pour le chauffage et la production d'électricité en Pologne! Ils sont hostiles à la personne de François et, au-delà, ils

contestent les réformes nées du concile Vatican II, au début des années 1960. »

En Pologne, l'Eglise a longtemps été confondue avec la nation elle-même, surtout durant les 123 ans de la partition, entre 1795 et 1918, quand le pays perdit son indépendance et son nom, et que le territoire était soumis à ses trois voisins impériaux, la Russie (orthodoxe), l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie (protestants). Après le partage de l'Europe à Yalta, en 1945, l'Eglise catholique resta la seule institution nationale en état de marche, en dehors du Parti communiste tout-puissant.

Dans les années 1980, emmenés par le très dévot Lech Walesa et encouragés par le pape Jean-Paul II, naguère évêque de Cracovie, les activistes pro-démocratiques du mouvement Solidarnosc travaillent main dans la main avec les membres du clergé, qui leur apportent un précieux soutien logistique et moral. Certains prêtres le paient de leur vie, tel le père Jerzy Popieluszko, aumônier de Solidarnosc, assassiné par les

services secrets en 1984. « A l'époque, l'Eglise était le lieu de liberté par excellence, se souvient Konstanty Gebert, alors journaliste dans la presse clandestine. Catholiques ou non, tous les Polonais qui luttèrent contre le régime se cachaient sous ses ailes protectrices. » Tandis que le bloc soviétique se lézarde, les auteurs dramatiques présentent leurs pièces de théâtre dans des églises où des dissidents mènent des grèves de la faim, les écrivains censurés publient dans des revues catholiques. L'institution jouit alors d'une autorité morale incontestée. Qu'elle perd, peu à peu, avec l'éveil démocratique des années 1990.

Malgré l'avènement du pluralisme, nombre d'ecclésiastiques entendent continuer à guider les lois et les mœurs. Or l'émancipation des esprits suscite des aspirations nouvelles. La Pologne reste l'un des pays les plus pratiquants d'Europe, mais la fréquentation de la messe est en baisse, surtout parmi les jeunes des grandes villes. La société a

évolué à l'égard de la procréation médicalement assistée ou du sexe avant le mariage, notamment. Résultat : un clergé divisé entre modérés, partisans du dialogue, et conservateurs inflexibles, qui considèrent l'Union européenne comme une nouvelle Babylone, adepte de la théorie du genre et favorable au mariage entre homosexuels et à l'avortement. Or le deuxième camp semble réduire au silence le premier.

« On cherche à nous faire croire que le Vatican s'est éloigné du droit chemin, confie un prêtre. Comme si nous étions plus catholiques que le pape ! Mais c'est le contraire qui se produit : l'Eglise polonaise prend ses distances avec l'Eglise universelle et les enseignements du concile Vatican II. » Konstanty Gebert est d'accord : « Au début des années 2000, l'Eglise polonaise aurait pu trouver un modus vivendi avec un réformateur tel que le pape François. A présent, c'est impossible. »

Signe des temps, une partie croissante du clergé semble sous l'influence de Radio Maryja, la quatrième station la plus écoutée du pays, qui mêle prières et retransmissions de messes à un discours nationaliste, antilibéral et souvent antisémite. Son directeur, le père Tadeusz Rydzyk, est parfois décrit comme « le vrai primat de l'Eglise polonaise », tant son influence est réputée importante. Elle était manifeste le 18 mai dernier, lors de la consécration d'une nouvelle église rédemptoriste à Torun, siège de la radio : plus d'une cinquantaine d'évêques et 400 prêtres ont fait le déplacement. Ils n'étaient pas les seuls. La chef du gouvernement, Beata Szydlo, accompagnée de nombreux ministres, était aussi du voyage. Leurs relations sont au beau fixe. Le père Rydzyk a reçu il y a quelques mois quelque 6 millions d'euros de subventions pour un projet de géothermie.

En Pologne, la proximité entre l'Eglise et l'Etat s'inscrit dans une tradition millénaire : l'adoption de la religion chrétienne par le prince

Mieszko I^{er}, en 966, est considérée comme l'événement fondateur du pays. A l'époque contemporaine, cependant, l'alliance entre le clergé et les nationalistes eurosceptiques du parti Droit et Justice (PiS), au pouvoir depuis octobre 2015, est sans précédent. Le gouvernement et l'armée sont fortement engagés dans la préparation des JMJ. Le remboursement par la Sécurité sociale de la fécondation in vitro a été supprimé. Une récente loi a permis aux seules églises et associations confessionnelles de se porter acquéreurs de terres arables. Et les deux chambres du Parlement ont tenu une session commune à l'occasion du 1050^e anniversaire du catholicisme



« Nombre d'évêques polonais ont une trouille bleue du pape François. Il est, à leurs yeux, un gauchiste un peu fou »



Le père Tadeusz Rydzyk, directeur de la très influente et nationaliste Radio Maryja. Certains voient en lui le « vrai primat de l'Eglise polonaise ».

polonais, le 15 avril à Poznan, en présence du président Andrzej Duda.

« Dans la plupart des pays occidentaux, les Eglises ont su s'accommoder de l'esprit de Vatican II et de la démocratie libérale », rappelle Henryk Wozniakowski, éditeur et directeur de *Znak*, un mensuel catholique indépendant. « En Pologne, ajoute-t-il, c'est moins évident. Cela s'explique par notre société plutôt rurale, mais aussi par l'Histoire : nous n'avons guère été influencés par les idées des Lumières et notre culture politique trouve ses racines dans la noblesse plus que dans la bourgeoisie. Au fond, le père Rydzyk manifeste une forme de génie : à la manière d'une secte, il est parvenu à fédérer toute une partie de la société, membres du clergé inclus. Sa radio ainsi que les autres médias nationalistes répondent aux attentes d'une partie de la population. Depuis la disparition du communisme, Rydzyk et les autres désignent des ennemis extérieurs fantasmés : l'Union européenne, les « financiers judéo-libéraux » et autres balivernes. Pendant ce temps-là, les partisans d'une Eglise ouverte et plus tolérante, comme nous, à *Znak*, sont devenus inaudibles. Les médias audiovisuels publics, en particulier, nous ignorent totalement. »

Historien et membre du Club des intellectuels catholiques de Varsovie, Andrzej Friszke confie sa tristesse : « L'Eglise a longtemps compté sur la présence dans ses rangs de personnalités charismatiques et courageuses. Elle en avait besoin : cela correspondait aux exigences de la lutte contre le régime communiste. Aujourd'hui, l'institution se sent menacée par la modernité et, dans une certaine mesure, incomprise par le chef du Vatican lui-même. Elle se replie par conséquent sur elle-même. La liberté d'expression l'effraie. C'est un désastre, et les jeunes Polonais ne s'en rendent même pas compte. Nous nous sommes battus pour la démocratie. Pas pour ça. »